

Naissance d'une littérature verte

AVEC LE ROBORATIF ESSAI QU'IL CONSACRE AUJOURD'HUI À L'ÉCOLOGIE EN LITTÉRATURE, PIERRE SCHOENTJES MONTRE QUE LA CONSCIENCE ENVIRONNEMENTALE EST EN TRAIN D'INFUSER, LENTEMENT, LE ROMAN FRANÇAIS. COMME EN UNE RÉVOLUTION TRÈS LENTE.

Fin analyste de la fiction contemporaine, l'universitaire et chercheur Pierre Schoentjes enseigne la littérature à Gand en Belgique. En 2015, la revue en ligne *Fixxion* qu'il a fondée publiait un numéro consacré à l'écopoétique (N°11) en même temps que paraissait *Ce qui a lieu* aux éditions Wildproject, son premier « *essai d'écopoétique* ». Schoentjes y défrichait le terrain d'une littérature « *environnementale* » dont les figures tutélaires, selon lui, se nommaient Claude Simon, Jean-Loup Trassard ou Pierre Gascar pour ne citer que les Français. Il récidive aujourd'hui avec *Littérature et écologie*, sous-titré *Le Mur des abeilles* aux éditions Corti. Arpentant en tous sens la fiction française depuis la Première Guerre mondiale il scrute la manière avec laquelle la nature s'invite ou non dans le roman hexagonal. S'il ressuscite les figures de l'étonnante Maria Borrély – amie très engagée de Giono –, de Charles Exbrayat, il ne cache pas les difficultés à voir naître dans leur sillage une « *littérature verte* », ainsi qu'il la nomme. Même après les années gauchistes, la fiction hexagonale peine à mettre le vivant non-humain au centre de ses attentions. La conscience écologique d'une Claudie Hunzinger, « *seule écrivaine à avoir participé au mouvement vers la nature* », n'y suffit pas. Loin de certaines littératures étrangères, américaine en premier, les lettres françaises peinent à trouver légitime la thématique environnementale qui frappe pourtant avec insistance à la porte de la fiction via notamment les figures de militants radicaux (Paul Watson revisité par Alice Ferney). C'est par infusion des consciences, finalement, que le changement se fait. Analysant les livres d'un Franck Bouysse, d'une Maylis de Kerangal ou, côté « *littérature marron* » d'un Guillaume Poix, Pierre Schoentjes révèle dans l'écriture même les traces d'une naissance en cours d'une littérature de l'anthropocène. Enfin !

Pierre Schoentjes, comment êtes-vous venu à vous intéresser à cette littérature environnementale ?

Par une sensibilité personnelle ancienne, double. Pour la nature d'abord : j'étais, enfant déjà, un grand amateur de randonnée. Ce goût a trouvé à s'affirmer par le scoutisme – résolument laïque et progressiste – et je n'ai jamais cessé de randonner. S'ajoute à cela que jeune adolescent j'ai été très marqué par quelques lectures. *Savoir revivre* de Jacques Massacrier (1973), publicitaire parisien qui fait le récit d'un « retour » à la nature

dans une ferme à Ibiza, a joué un rôle important. Le côté *Manuel des Castors junior* de son livre – calligraphié et accompagné de dessins – ne pouvait que plaire à l'enfant que j'étais : son univers permettait de s'évader de la ville où j'habitais en semaine. Quelques rares écrivains, Jean-Pierre Martin, Claudie Hunzinger ou André Bucher ont participé à ce mouvement de vie communautaire, et les deux premiers en ont témoigné dans des récits révélateurs d'une époque joyeusement contestataire qui était aussi celle de la lutte du Larzac et de l'opposition au nucléaire. Alain Bombard, dont j'ai lu très jeune *Naufragé volontaire* (1953), dans le prolongement de Thor Heyerdahl a été important. La lutte en faveur de l'environnement passait à l'époque par la volonté d'informer aussi le grand public des réalités scientifiques : Bombard était un excellent vulgarisateur et il m'a fait découvrir *The Sea Around Us* (1951) de Rachel Carson, une essayiste que tout le monde cite aujourd'hui en France pour *Silent Spring* (1962) mais qui n'avait guère d'audience à l'époque. J'ai aussi été un enthousiaste de Jean-Jacques Cousteau dont j'ai vu les documentaires et lu les livres. Lorsqu'on revoit aujourd'hui *Le Monde du silence* (1956), où la *Calypso* heurte un baleineau, où des marins massacrent les requins qui s'en prennent à l'animal blessé et plus tard jouent aux jockeys sur des tortues géantes, notre sensibilité contemporaine peine à imaginer que les prémices à l'écologie se trouvent là. C'est pourtant le cas : Carson, Bombard, Cousteau – aventuriers parfois mais scientifiques

« *L'écologie n'avait pas la même légitimité dans l'univers littéraire et académique que la problématique des inégalités sociales.* »



Pierre Schoentjes

d'abord – ont largement contribué à faire changer les mentalités en insistant sur les interconnexions qui relient l'homme au monde naturel et au vivant. Tout ce passé de pratiques, de lectures et de rencontres a constitué le soubassement, essentiel, pas seulement pour mes recherches mais pour moi-même.

L'ironie m'avait amené à m'intéresser à des enjeux esthétiques et formels, mais éthiques aussi. Il m'était cependant apparu qu'à creuser plus avant le sillon, l'abstraction menaçait. L'étude de la littérature de guerre a été une manière de me replonger dans le concret et pas seulement dans les jeux de l'esprit. Nous sommes dans le monde aussi avec notre corps, et l'approche proposée par l'écopoétique nous le rappelle. Pour autant il ne s'agit pas d'opposer une littérature « ludique » ou « gratuite » à une littérature « sincère » ou « authentique » comme certains pourraient être tentés de le faire. Certainement pas pour proclamer la supériorité de la seconde sur la première comme y invite peut-être l'esprit du temps : l'essentiel en littérature demeure l'adéquation d'une forme à un fond.

L'université américaine produit depuis des années une bibliothèque théorique autour de la « nature writing » qui y est très vivace. Qu'en est-il en France ou en Belgique où vous enseignez ?

Je suis un francophone qui vit en Flandre et qui a été scolarisé en néerlandais ; je passe par ailleurs depuis toujours beaucoup de temps en France. Mais il se trouve que le milieu intellectuel et académique qui m'entoure directement est aujourd'hui « américain » : les débats qui agitent la France sont d'ailleurs à peine audibles, d'autant que le français n'est plus maîtrisé. Parfois inconfortable, ma position me permet toutefois d'être ouvert à des influences germaniques, anglo-saxonnes et françaises et d'échapper à une perspective « nationale ». Je ne mets pas une littérature au-dessus d'une autre et je suis ouvert à des perspec-

tives de recherche très diverses. Comme « romaniste » formé à la philologie autant qu'au structuralisme, et je m'intéresse d'abord à la lettre des textes, à leur fonctionnement. Pour autant, je n'ai jamais été a priori hostile aux études culturelles, sphère dans laquelle l'*écocriticism* s'est développée même si un Lawrence Buell, que l'on voit comme son premier théoricien, est d'abord un exceptionnel lecteur de Thoreau et des classiques américains. Or, j'avais été frappé par le fait que trente ans après les premières études écocritiques, l'approche n'avait guère connu d'écho parmi les francisants de l'Hexagone : aucune grande étude en anglais n'avait été traduite et la question de la nature et de l'environnement était largement absente des préoccupations des littéraires. Si vous ouvrez les panoramas de la littérature contemporaine depuis 1980 vous verrez qu'aucun d'entre eux n'aborde la question environnementale comme catégorie séparée entre l'autofiction, le ludique, le retour à l'histoire, le néoclassicisme... et cela alors même qu'une place est habituellement réservée au roman social. L'écologie n'avait pas la même légitimité dans l'univers littéraire et académique que la problématique des inégalités sociales. Or, il existait un ensemble de textes qui avaient fait, en particulier à partir des années 70, une place à ces enjeux. Mais ils n'avaient jamais été rassemblés dans un ensemble et passaient donc inaperçus. La visibilité était d'autant plus réduite que certaines figures marquantes – Pierre Gascar en particulier, un auteur que j'abordais déjà dans mon essai de 2015 et sur lequel je viens de terminer un nouveau manuscrit, consacré à sa conception de l'écologie – étaient tout à fait oubliées ou ne jouissaient pas d'une grande estime auprès d'universitaires tournés vers des fictions linguistiquement virtuoses ou érudites.

Mais le désamour tient aussi au fait qu'à la différence des Américains, qui se définissent à travers un rapport à la nature sauvage et visitent les Parcs nationaux dans une tentative de revivre le mythe de la frontière, les Français ne se pensent pas d'abord à travers un rapport à la nature, qui chez nous est d'ailleurs campagnarde. Et les connotations liées à la ruralité ne sont guère flatteuses dans l'univers littéraire, moins encore depuis les compromissions du régionalisme sous le régime de Vichy. Il n'est pas aisé de nommer un grand roman dont le héros serait un paysan : même *La Vie d'un simple* (1904) d'Émile Guillaumin, un écrivain-paysan qui a joué un rôle important dans la défense des métayers, est aujourd'hui bien oublié. Dans l'imaginaire littéraire, le paysan fait traditionnellement office de repoussoir : c'est trop souvent le roublard âpre au gain, inculte et rétrograde. S'ajoute à cela que toutes les avant-gardes littéraires du XX^e siècle, celles qui ont renouvelé l'esthétique, sont issues des villes. La nature campagnarde en France n'est pas chargée d'un imaginaire similaire à celui de la « sauvagerie » américaine. Du coup, et alors que la contre-culture américaine s'est engagée dès les années 70 contre la déforestation massive, les mines à ciel ouvert ou les grands barrages, la gauche française, productiviste, a mis longtemps à intégrer l'action en faveur de l'environnement. Malgré ses fleurs stylisées, Mai 68 n'est en rien écologiste, même si dans son sillage une frange minoritaire de la gauche, autour de Pierre Fournier par exemple, s'engagera résolument sur cette voie.

À strictement parler, il ne saurait donc exister une « nature ...

DOSSIER

- writing » à la française puisque la réalité physique ne permet pas que s'y déroulent des expériences comme celles rapportées par Edward Abbey, Sue Hubbell, Annie Dillard ou Rick Bass. Hors haute montagne et haute mer, la nature en France, c'est la campagne et pas la « sauvagerie ».

On reste dans l'incertitude concernant l'étendue du champ d'études. Vous évoquez, par exemple, dans *Littérature et écologie* et dans *Ce qui a lieu un écrivain comme Jean-Loup Trassard*. Or, le travail de Trassard ne consiste-t-il pas plus à se faire le mémorialiste d'un monde paysan en train de disparaître qu'à se faire le défenseur de la nature ? De même, vous évoquez la place du paysage dans les récits de la Première Guerre mondiale : paysage et nature ne sont-elles pas deux notions très différentes ?

La question se pose en effet, mais elle reçoit une partie de sa réponse déjà à travers le rappel de la réalité géographique de la France, caractérisée historiquement par la ruralité. Même à une époque où nous vivons majoritairement dans les villes et où le périurbain se développe, la campagne reste importante, comme le rappelle d'ailleurs le terme de « territoire » qui est venu supplanter celui de « province ». La littérature fait actuellement à la ruralité une place importante, de Marie-Hélène Lafon à Michel Houellebecq en passant par Laurent Mauvignier. Jean-Loup Trassard, qui appartient à une génération plus ancienne et prend incontestablement place dans ce que je nomme la « littérature verte », est certainement un écrivain du monde agricole, mais le réduire comme l'on fait trop souvent à un ethnographe des campagnes – rôle qu'il ne rechigne pas à endosser – c'est faire injustice à son œuvre. *Dormance* (2000) est à ranger parmi les livres les plus importants de ce siècle et c'est tout sauf un tombeau pour un monde agricole disparu. C'est un roman qui, en exploitant les ressorts du roman préhistorique, pense notre contemporanéité sur un mode résolument original. Et si vous lisez son dernier recueil publié, *Verdures* (2019), vous verrez qu'il a été très tôt sensible à ce que nous appelons aujourd'hui écologie. Mais comme d'autres, Caroline Lamarche par exemple, il a longtemps estimé que la Littérature n'était pas le lieu où exprimer le souci ancien qu'il avait de la préservation de l'environnement. En cela, c'est un écrivain de son époque : aujourd'hui que l'on a intégré le fait qu'il n'y a aucune incompatibilité entre un engagement écologique fort et un travail exigeant sur l'écriture, il ne craint plus d'exprimer ses réserves dans des textes dont la qualité littéraire est avérée. Le regard qu'il porte sur les paysans est désormais sévère parce qu'il constate que le rendement à tout prix est responsable de la destruction des habitats, de la disparition des espèces et de la pollution généralisée.

En ce qui concerne la différence entre paysage et nature, il est évident que les deux ne se recouvrent pas. L'étude du paysage n'est pas au centre de mes préoccupations. Le paysage, c'est souvent ce que l'on observe à distance et, comme la nature, il relève d'une construction. Ce qui m'intéresse avant tout dans les textes c'est la manière dont ils inscrivent le rapport de l'homme aux biotopes, à l'ensemble du vivant : cela passe souvent, comme chez Trassard d'ailleurs, par une écriture des sens. Et une prise de conscience de la responsabilité de l'homme dans la destruc-

tion du vivant : de ce point de vue la littérature de la guerre est très éclairante parce qu'elle plonge des personnages citadins en forêt ou en campagnes... des environnements a priori paisibles et souvent idéalisés mais que les combats détruisent. Revenir sur Genevoix ou sur Exbrayat, c'est découvrir en quels termes la sauvegarde de l'environnement était pensée à l'époque et comment cela a pu nous influencer. Revenir sur ces auteurs, ou Élisée Reclus qui retrouve aujourd'hui des lecteurs, c'est proposer une histoire de la littérature alternative qui permet de penser notre sensibilité écologique dans les temps. Je note d'ailleurs que ce n'est plus dans une lignée des Rousseau et Giono que la littérature française s'inscrit. Thoreau, Muir, Leopold, Sebald ou Rigoni Stern constituent des influences majeures pour un grand nombre d'écrivains soucieux de l'environnement. Le réchauffement climatique, la disparition des espèces, la pollution ne connaissent pas de frontières et il est donc heureux que la littérature pense les enjeux environnementaux en dehors de toute perspective strictement nationale.

Vous écrivez dans *Littérature et écologie* que la littérature, en France, « a donc été lente à s'intéresser aux questions écologiques ». Vous émettez l'hypothèse que cela peut venir soit d'une méfiance purement littéraire héritée du Nouveau Roman qui n'aimait guère « les métaphores naturelles », soit d'un soupçon porté sur tout « engagement » en littérature. Cette timidité de la littérature française sur le sujet de l'écologie serait donc une particularité liée directement à son héritage littéraire ?

Il est certain que la manière dont, de façon tout à fait légitime, la production littéraire est en France jugée d'abord sur des critères relevant du « style » plutôt que de la force de l'intrigue ou de la pertinence des sujets, explique en partie cette situation. La qualité de l'écriture prime et elle est définie dans une tradition moins sévère pour le surécrit que pour l'entraînant : les œuvres les plus valorisées – du moins par les universitaires, aujourd'hui de plus en plus prescripteurs – sont celles qui font d'abord résonner le littéraire. Et oui, la primauté donnée au formel dans le Nouveau Roman peut avoir joué un rôle. Mais le meilleur des nouveaux romanciers, qui est aussi un des deux ou trois plus grands écrivains du XX^e siècle, Claude Simon, est un exceptionnel écrivain de la nature... Cela n'implique pas qu'il ait été sensible aux questions écologiques, mais sa capacité à rendre le monde présent est certainement ce qui explique qu'il a encore aujourd'hui de nombreux lecteurs alors que d'autres écrivains Minuit, qui ont pu apparaître plus importants à l'époque, sont délaissés. Quant au soupçon qui repose sur l'engagement, il est assez récent, et lié à l'échec des grandes idéologies qui avaient imaginé un futur meilleur mais qui, mises en pratique, ont conduit aux totalitarismes. Je note d'ailleurs qu'il y a toujours, même après les années Sartre, une légitimité pour la littérature engagée en faveur de la cause sociale, que l'on songe à François Bon ou à Leslie Kaplan par exemple. Il est révélateur de noter à ce sujet que lorsque Élisabeth Filhol publie *La Centrale* (2010) elle se montre préoccupée du sort des travailleurs précaires, mais aucunement des conséquences du nucléaire sur l'environnement. Pas une page n'est consacrée à la multiplication des lignes à haute tension ou à l'enfouissement des déchets radioactifs. Le monde

« L’imaginaire est un levier puissant qui nous fait accorder de la valeur à des êtres et à des lieux que par facilité ou faiblesse nous pourrions estimer négligeables ».

littéraire s’est montré méfiant envers des écologistes souvent caricaturés, par Rufin ou Gran, comme de dangereux intégristes. Ce n’est que très récemment que la tendance a changé : la multiplication, cette année encore, de fictions qui mettent d’une manière ou d’une autre la sauvegarde de la planète en avant montre que l’écologie est en train de devenir un récit essentiel.

On trouve dans votre essai l’évocation de livres qui échappent parfois au roman, et plus souvent encore à la littérature (si celle-ci est l’expression d’une voix singulière). Pourquoi vous êtes-vous intéressé à des auteurs qui ne marqueront pas de leur empreinte l’histoire littéraire et qui, pour beaucoup, n’en avaient d’ailleurs pas l’intention ? Voyez-vous dans leurs témoignages, leurs romans la source possible d’une littérature environmentaliste plus aboutie ?

Hors cynisme commercial, je ne connais pas d’écrivain qui, fût-ce secrètement, n’ait pas eu un jour l’ambition de marquer de son empreinte l’histoire littéraire. Mais définir la Littérature – avec majuscule – en évoquant « l’expression d’une voix singulière », qui est une manière de retrouver par un autre biais ce que je nommais « style » ou « travail sur l’écriture », permet de faire résonner une problématique importante : celui de la sélection des textes que l’on juge dignes d’intérêt. Mais nous savons parfaitement que nos prédécesseurs – critiques, journalistes, universitaires, écrivains eux-mêmes – se sont très souvent trompés sur leur époque. Je lis avec enthousiasme le *Matricule* mais en sachant parfaitement que 90 % des auteurs abordés ne laisseront aucune trace dans l’histoire de la littérature mondiale, ni même française. Cela n’enlève rien à l’intérêt qui existe à les lire aujourd’hui, ni à la nécessité qu’il y a à établir une « hiérarchie », même provisoire. Et donc si, hors littérature de genres – BD, SF, régionalisme, fantasy, enfance... mais avec une tolérance pour le polar – j’ai cherché à faire une place à un large éventail de fictions, c’est parce que j’estime que l’étude de la littérature française peut s’ouvrir plus largement. Pas pour échapper à la réputation d’élitisme, mais pour faire résonner des problématiques que les auteurs célèbres n’ont guère abordées ou seulement de manière latérale : ici la problématique (pré-)écologique. Mais j’ai évidemment opéré un choix, qui implique un jugement esthétique : si un certain nombre de romans ont pu échapper à mes recherches – on ne peut jamais tout lire – d’autres, qui se réclamaient pourtant explicitement de l’écologie, ont été écartés.

Si j’ai évoqué de nombreux textes, c’est pour faire résonner largement la problématique, dans une perspective empirique qui

accorde de l’attention au détail des textes. À côté d’un anthropologue comme Descola, je constate qu’en matière d’écologie la parole est volontiers accordée à des penseurs : Coccia, Despret, Latour, Morizot... Mais l’approche philosophique privilégiée en définitive des concepts généraux, même si parmi ceux que j’ai cités plusieurs ont une expérience concrète de la nature. Ma formation première comme philologue me pousse à m’intéresser à la réalité de la production littéraire, je privilégie donc une démarche qui va du particulier au général, de la lettre des œuvres à la sensibilité de l’époque.

L’histoire littéraire y gagne elle aussi, il me semble, d’autant qu’en revisitant un corpus plus ancien, l’écopoétique peut redonner une actualité à des écrivains oubliés. Maria Borrély, institutrice communiste amie de Giono, méritait d’être relue, pour la valeur littéraire d’au moins un de ses livres mais aussi pour illustrer la complexité idéologique d’un engagement en faveur de la protection de l’environnement.

Avec notamment *Le Règne du vivant*, le roman où Alice Ferney s’inspire de la vie de Paul Watson, vous vous interrogez sur la place accordée ou non à la violence dans le combat écologique. En quoi cette question de la violence vous paraît-elle essentielle ?

Cette problématique me paraît en effet cruciale, car elle pose de manière particulièrement aiguë la question de l’action en faveur de l’environnement, et de ses limites. Notre époque, qui est aussi celle du terrorisme islamiste, rejette résolument toute forme de violence, sinon envers les biens du moins envers les personnes. Elle reste hélas plus tolérante par rapport à la brutalité exercée sur les animaux... À la différence de la tolérance – voire le soutien – qui pendant les années 70 régnait dans les milieux intellectuels vis-à-vis des actions menées par l’extrême gauche, nous estimons qu’aucune cause ne justifie le recours à la violence. Et certainement pas l’écologie, qui est héritière d’une philosophie pacifiste, quaker aux USA, antimilitariste en France. Il est particulièrement regrettable de constater que pour les besoins d’une intrigue romanesque à rebondissements certains écrivains se complaisent à camper des écologistes en terroristes, alors que ceux-ci comptent partout parmi les premières victimes de la violence, et parfois avec la complicité des États, comme en France d’ailleurs avec l’affaire du Rainbow Warrior.

Mais à mesure que l’urgence environnementale s’impose, la question du recours à la violence resurgit. Elle apparaît de plus en plus souvent légitime quand elle s’exerce envers les biens dans le cadre de la défense des animaux. Les multiples avatars ...

DOSSIER

... romanesques de Paul Watson, que j'étudie dans l'essai, en témoignent. Mais certains romans imaginent aussi des scénarios dans lesquels des actions, qui ont au moins l'apparence d'attentats terroristes, sont mises en scène de manière à ce que le lecteur garde toute sa sympathie au militant. Ce sont là des stratégies narratives très intéressantes à étudier et qui illustrent la manière dont la littérature peut, par un biais, contourner le tabou – légitime, faut-il le souligner – qui repose sur l'appel à la violence, même quand il s'agit de défendre une cause majeure et qui laisse encore trop de monde indifférent...

En conclusion de votre essai, vous attribuez un rôle à « la littérature environnementale » : « retrouver une fonction que le roman avait abandonnée : relayer des données factuelles, mais en suggérant des pistes afin de permettre ces connaissances en rapport avec un ensemble d'autres savoirs... et de sensibilités. » Autrement dit : mettre en « récit » (pour reprendre le terme à Dominique Sigaud) la nature et sa préservation et ce, sur le modèle du roman du XIX^e siècle à la Balzac ou Hugo que vous donnez en exemple. Pour vous, la chance du roman se situerait dans une forme classique, linéaire, mais avec comme marqueur de modernité la question écologique ?

Il me semble en effet que la littérature d'imagination – roman, nouvelles et récit confondus – peut contribuer aujourd'hui à donner un sens global à un savoir « factuel », disponible par le truchement d'une série de clics qui commencent sur Wikipedia et se prolongent sur Internet, de sites d'information en blogs militants. Mais cela ne signifie en aucun cas qu'il s'agirait de revenir à un quelconque roman « classique », « linéaire », « conventionnel » bien au contraire. Les textes les plus intéressants sont ceux qui imaginent des formes nouvelles pour dire les menaces écologiques qui pèsent sur notre monde. Antoine Wauters et Guillaume Poix, pour prendre ici deux jeunes écrivains que j'aborde dans mon étude – mais l'on pourrait citer aussi Kerangal, Meizoz ou Pagano à côté d'écrivaines d'une autre génération, comme Bienne ou Hunzinger – font résonner les enjeux environnementaux dans des œuvres résolument originales. La « modernité » s'accompagne toujours d'un travail d'expérimentation sur l'écriture. Considérer un intérêt au-delà de celui de l'homme, intégrer une expérience personnelle sur l'arrière-plan d'une menace écologique grandissante, prendre position par rapport à la métaphore anthropomorphiste, définir une temporalité spécifique à notre époque de réchauffement climatique, moduler la voix de personnages victimes d'injustices sociales consécutives à l'exploitation inconsidérée des richesses naturelles, agencer l'intrigue en faisant résonner un engagement, incorporer un réel malmené... tout cela conduit à réinventer le roman, aussi dans sa forme. C'est à un véritable changement de paradigme que nous assistons aujourd'hui et il est passionnant d'observer une mutation qui se déroule dans un dialogue permanent entre écrivains, scientifiques, philosophes, plasticiens et critiques.

On pourrait avancer qu'après une période de narcissisme de la langue – avec les écritures ludiques ou néoclassiques – et de narcissisme de l'écrivain – avec l'autofiction – nous voyons se dessiner aujourd'hui une littérature plus résolument curieuse du monde qui nous entoure. La littérature environnementale d'aujourd'hui a intégré l'héritage de ces différentes pratiques mais les priorités se sont déplacées afin de répondre au caractère d'urgence que prend la question environnementale. Plutôt que de privilégier le passé, comme le faisaient les œuvres qui participaient du « retour à l'histoire », tout un pan de la fiction contemporaine s'efforce de penser un futur qui n'est pas seulement le nôtre mais encore – et peut-être d'abord – celui de l'ensemble du vivant, régi par des interconnexions complexes et que notre mode de vie consumériste perturbe en profondeur.

Ce n'est pas la littérature qui va sauver la planète, et il convient de se garder d'un moralisme qui s'exprime trop souvent sur le mode du « il faut », néanmoins, les livres ont un rôle majeur à jouer dans la sauvegarde de l'environnement. L'action politique, locale ou globale, reste à l'évidence première, mais pour l'écrivain comme pour le lecteur le monde de demain prend forme aussi par le truchement de la fiction : l'imaginaire est un levier puissant qui nous fait accorder de la valeur à des êtres et à des lieux que par facilité ou faiblesse nous pourrions estimer négligeables.

Propos recueillis par Thierry Guichard

Littérature et écologie : Le Mur des abeilles

Éditions Corti, 452 pages, 26 €

